

## LA TRADUCTION DE DANTE

---

Source : *Lyrisme de Dante*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, p. 85-104.

## CHAPITRE VIII

# LA TRADUCTION DE DANTE

Pour un Français, qui veut faire aimer Dante, ou seulement justifier son admiration pour Dante auprès de qui ne lit pas l'italien, le premier problème, ce n'est ni d'expliquer, ni de commenter, c'est de traduire : il s'agit toujours de faire en sorte d'abord que Dante soit lisible en français.

Ce ne sont certes pas les traductions françaises de la *Divine comédie* qui nous manquent. En voici quelques-unes, les plus notoires, les plus notables :

- a) E. Littré, *L'Enfer*, mis en vieux langage françois (du xiv<sup>e</sup> siècle) et en vers, 1879 ;
- b) Traduction anonyme de *L'enfer*, du xv<sup>e</sup> siècle, en vers, inédite, dont le manuscrit se trouvait, en 1879, à Turin, Bibliothèque nationale ou de l'Université. Littré cite les deux premiers chants de cette traduction, dans la préface qu'il donne à la sienne ;
- c) Traduction anonyme, du xvi<sup>e</sup> siècle, en vers, inédite, dont le manuscrit se trouvait, en 1879, à la Bibliothèque Impériale de Vienne. Littré cite également les deux premiers chants de cette traduction.
- d) Balthazar Grangier, *La divine comédie*, en vers, 1596.
- e) Colbert d'Estouteville, *La divine comédie*, en prose, début du xviii<sup>e</sup> siècle, publiée seulement en 1796.
- f) Moutonnet de Clairfons, *L'enfer*, en prose, 1776.
- g) Rivarol, *L'enfer*, en prose, 1785.

- bj) A. F. Artaud (de Montor), *La divine comédie*, en prose, 1812  
 (2<sup>e</sup> édition, 1828).  
 i) Terrasson, *L'enfer*, en vers, 1817.  
 j) A. Brizeux, *La divine comédie*, en prose, 1841.  
 k) P. A. Fiorentino, *La divine comédie*, en prose, 1845.  
 l) Lamennais, *Le Paradis*, en prose, 1855.  
 m) E. Aroux, *La divine comédie*, en vers, 1856.  
 n) H. Topin, *Le Paradis*, en vers, 1862.  
 o) M. Formont, *La divine comédie* (extraits), en prose, 1930.  
 p) H. Longnon, *La divine comédie*, en vers, 1938.  
 q) A. Masseron, *La divine comédie*, en prose, 1947.  
 r) P. Guiberteau, *Le Paradis*, en prose, 1947.

A cette liste, il faudrait encore ajouter, partielles ou complètes, les traductions de Chabanon (1713), d'Antoni Deschamps (1829) de Sébastien Rhéal (1854), de Masse, de Saint-Mauris, de Mesnard, de de Mongis, de Ratisbonne (xix<sup>e</sup> siècle), de Hauvette, de Pératé, de Valentin (xx<sup>e</sup> siècle).

Pourquoi ne pas s'en contenter ? Pourquoi ne pas en choisir une, la meilleure, la bonne ? Toutes ces traductions sont curieuses, instructives, toujours profitables. Voici le même passage, la rencontre de Dante avec le damné Filippo Argenti (*Inferno*, chant VIII, v. 31-64), traduit par neuf d'entre ces traducteurs : on y verra leurs mérites, et peut-être la nécessité d'une dixième traduction.

### FILIPPO ARGENTI

*Mentre noi corravam la morta gora,  
 dinanzi mi si fece un pien di fango,  
 e disse : « Chi se' tu che vieni anzi ora ? »*

*E io a lui : « S'i'vegno, non rimango ;  
 ma tu chi se' che sì se' fatto brutto ? »  
 Rispuose : « Vedi che son un che piango ».*

*E io a lui : « Con piangere e con lutto,  
spirito maladetto, ti rimani ;  
ch'è ti conosco, ancor sie lordo tutto. »*

*Allora stese al legno ambo le mani ;  
per che'l maestro accorto lo sospinse,  
dicendo : « Via costà con li altri cani ! »*

*Lo collo poi con le braccia mi cinse ;  
baciommi il volto, e disse : « Alma sdegnosa,  
benedetta colei che in te s'incinse !*

*Quei fu al mondo persona orgogliosa ;  
bontà non è che sua memoria fregi :  
così s'è l'ombra sua qui furiosa.*

*Quanti si tengon or là su gran regi  
che qui staranno come porci in brago,  
di sè lasciando orribili dispregi ! »*

*E io : « Maestro, molto sarei vago  
di vederlo attuffare in questa broda  
prima che noi uscissimo del lago ».*

*Ed elli a me : « Avante che la proda  
ti si lasci veder, tu sarai sazio :  
di tal disio convien che tu goda ».*

*Dopo ciò poco vid'io quello strazio  
far di costui alle fangose genti,  
che Dio ancor ne lodo e ne ringrazio.*

*Tutti gridavano : « A Filippo Argenti ! » ;  
e 'l fiorentino spirito bizzarro  
in sè medesimo si volvea co' denti.*

*Quivi il lasciammo, che più non ne narro.*

La traduction de Littré restera toujours une curiosité : grâce à lui, nous pouvons avoir une vague idée de l'impression que nous ferait la *Divine comédie* lue dans le texte, si nous étions Italiens. Non sans tenir compte du fait que l'italien de Dante a moins vieilli pour les Italiens, que le français du *Roman de la rose* ou de Joinville pour les Français. Dans le fragment qu'on vient de lire il faudrait, pour un élève italien de sixième, expliquer cinq ou six mots, moderniser cinq ou six archaïsmes ; dans la traduction de Littré, c'est une dizaine de mots qu'il faudrait traduire *en classe de propédeutique* : *betée* : morte ; *pantain* : marais ; *remanoir* : demeurer ; *ors* : sali ; *jus* : en bas ; *o* : avec ; *aparmain* : aussitôt ; *putel* : ordure ; *haschie* : tourment. Naturellement, si le *Roman de la rose* occupait la même place dans le programme du baccalauréat, que la *Divine comédie* dans l'enseignement secondaire italien, la traduction de Littré serait accessible à tous les petits Français de quatrième. Et tout est là : le *Roman de la rose* n'occupe pas cette place, ni dans notre histoire de la littérature, ni dans notre littérature, il n'est pas notre *Divine comédie*. Quoi qu'il en soit, voici la traduction de Littré, remarquable, impeccable, et qui fait peut-être toucher du doigt, plus qu'aucune autre, cette vérité : que les pouvoirs de Dante ne sont pas liés à des prestiges extérieurs et formels d'une langue, ou d'un langage : ce vieux français nous laisserait froid, sa traduction moderne nous parle — parce que, probablement, la poésie de Dante est toujours dans la substance de son poème :

PHILIPPE ARGENT

(traduction LITTRÉ, français du XIV<sup>e</sup> siècle, 1879)

*Tandis qu'aliens en ceste mer betée,  
Es vous se dresse uns tout pleins de pantain :*  
« *Qui es, qui viens avant l'heure sonée ?* »

*Et je à lui : « Si je vien, ne remain ;  
Mais tu, qui es, tu si ors à veoir ? »*  
« *Je sui, dit-il, uns qui lamente et plain* ».

*Et je à lui : « En plaindre et en doloir,  
Espris maudis, es ta pars ; ci remain ;  
Car te conois encor que sale et noir ».*

*Cil à la barque mist l'une et l'autre main.  
Por ce li mestre a droit le rebouta,  
Disant : « Vas jus o ces chiens aparmain ».*

*Puis de ses bras le col il me serra,  
Et me baisant : « O ame despitense,  
Soit beneoite cele qui te porta !*

*Cis dans le monde fut persone orgueilleuse ;  
Ce n'est bontés aorner sa memoire ;  
Pero est s'ame ici tant furieuse.*

*Moult sont sur terre grant roi en pleine gloire,  
Qui ci seront comme porc en putel,  
Laisant de soi despris et male estoire ! »*

*Et je à lui : « Le veoir me fust bel  
Plongé au font de ceste bourbe espesse,  
Premiers qu'issons de ce lac criminel ».*

*Et il à moi : « Avant qu'à toi se lesse  
Veoir la rive, te sera acomplie  
La desirance, et en auras liesse ».*

*Peu après ce, je vi si grant haschie  
Faire de lui à la fangeuse gent,  
Que Dieu j'en loe encore et en mercie.*

*Ensemble il crient tuit à Philippe Argent ;  
Cis Florentins, com creature fole,  
Sur soi meïsme a dens se torne et prent.*

*Là le laissames et plus je n'en parole.*

La traduction de Balthazar Grangier, peut-être encore plus que celle de Littré, peut nous donner l'impression que le texte original apporte aux Italiens *quant à la langue* : en trente-quatre vers, il n'y a pas un mot qui soit obscur aujourd'hui pour nous ; seulement des graphies et des constructions vieillies, mais claires. C'est probablement l'image que l'italien de Dante offre aux petits Italiens de douze ans qui l'ouvrent pour la première fois. Bien qu'elle ait permis deux siècles durant de lire Dante en français (Louis XVI, au Temple, a lu *Le Paradis* dans le texte de Grangier quelques semaines avant son exécution), la traduction de Grangier n'a pas bonne presse. Littré la trouve inférieure aux deux versions inédites qu'il a mentionnées, du xv<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècles, « et de plus elle est en soi tout à fait mauvaise » ajoute-t-il. Rivarol, avec dédain, nomme « un certain abbé Grangier, (dont) les tournures de phrases sont copiées avec tant de fidélité, les mots calqués si littéralement, que son texte est un peu plus difficile à comprendre que Dante lui-même ». À vrai dire, on peut admirer que — compte tenu du texte italien qu'il avait sous les yeux, des idées qu'on se faisait sur la traduction, de la matière traitée par Dante — Grangier n'ait pas fait plus de fautes. A le relire, on ne peut pas s'empêcher de penser que ceux qui l'ont lu connaissaient sensiblement le même texte que nous, qu'il n'y a pas de telles différences en fait de traduction, quant à la fidélité ; que le secret d'une bonne traduction de Dante est ailleurs :

### PHILIPPE D'ARGENTE

(Traduction Balthazar GRANGIER, 1596)

*Tandis que nous courons le Canal d'une eau morte,  
 Deuant moy se presente un de fange gasté,  
 Et me dict, qui es tu qui viens en cette sorte ?  
 Je respons, si ie viens en temps précipité,  
 Je n'y demeure, or toy, que la fange tourmente,  
 Qui es tu ? Voy, dict il, ie suis un qui lamente.*

*Ainsi ie lui replique, Avec ton dueil et plainte,  
Demeure en ton mal'heur, maling Esprit maudit,  
Ie te cognois, encor que soit ta forme esteinte.  
Lors toutes ses deux mains au boys il estendit,  
Pource le Maistre accort le retient et dechasse  
Disant, Avec les chiens na retenir ta place !*

*Depuis avec les bras le col il m'environne,  
Me baise le uisage, et dict, O saint desdain  
Heureuse celle là qui sur terre te donne,  
Iceluy fut au monde arrogant, fier, hautain,  
Ny se trouue bonté qui sa memoire honore,  
Si fort est furieuse icy son ombre encore.*

*Combien se tiennent or là haut grans Roys terribles  
Qui seront en ce lieu comme porcs aux bourbiers,  
Laiissans de leur renom des mespris trop horribles.  
Alors, Maistre, ie dys, ie noudrois volontiers  
Le voir se patouiller en ceste noire fange,  
Deuuant que nous sortions du Lac de Styx estrange.*

*Il me respond : Deuuant que tu voyes la proue  
Ou riuue, tu seras pleinement satisfait,  
Car il faut que ton cœur en ce desir se ionè.  
Un peu aprez cecy, i'ay ueu le dur effect,  
Par la boueuse gent, contre ce miserable,  
Que Dieu i'en louè encor avec cœur faorable.*

*Tous disoient en criant : A Philippe d'Argente,  
L'esprit du Florentin bizarre et mal'heureux  
Se tournant contre soy de ses dentz se tourmente,  
Et là nous le laissons : Plus conter ie n'en ueux.*

Moutonnet de Clairfons, plus que Grangier même, a servi de cible à ses successeurs. Il a le malheur d'incarner Dante, classique



français du XVIII<sup>e</sup> siècle, en langage noble ; et sûrement ce travestissement de Dante ne nous convient plus. Plus un mot roturier. L'adverbe *ici*, trop familier, devient *dans ces lieux*. La barque devient *nacelle* et ne peut que *voguer*. Même la fange, pourtant déjà bien pompeuse, devient *limon*. Les damnés que Virgile appelait les autres chiens deviennent de *cruels compagnons* ; les cochons, des *sangliers*. Virgile ne tutoie Dante, selon les canons de la bienséance rhétorique en usage, que dans la surprise d'une exclamation tout oratoire ; ailleurs, il lui dit *vous*. Mais toute nourrie de son temps qu'elle soit, la traduction de Moutonnet de Clairfons n'est jamais vraiment gauche ou plate ; elle enseigne quelque chose, encore aujourd'hui : que traduire, c'est mettre en français, mettre en français de notre temps. Ce n'est pas désobligeant de souhaiter que tous les traducteurs de Dante au XX<sup>e</sup> siècle écrivent aussi bien notre langue d'aujourd'hui que Moutonnet de Clairfons la sienne au XVIII<sup>e</sup>. J'admire qu'il écrive : « je suis, comme tu le vois, du nombre de ceux qui pleurent », ou bien : « Replonge-toi dans la boue avec tes cruels compagnons » — et non pas ces platitudes, qui n'ont jamais été françaises, et que nous allons rencontrer : « Je suis un qui pleure », et « Retourne avec les autres chiens ». « Cette version (de Moutonnet de Clairfons) n'a pas, selon moi, tous les défauts qu'on s'obstine à lui reprocher » dit bravement Artaud, le dernier des traducteurs de Dante en langue classique : il n'a pas tort.

### PHILIPPE ARGENTI

(traduction MOUTONNET DE CLAIRFONS, 1776)

*Pendant que nous voguions sur cette eau dormante, un Damné tout couvert de boue se présente à moi, & me dit : qui es-tu, toi qui viens dans ces lieux avant l'heure marquée ? Si je traverse ce Marais, lui répliquai-je, ce n'est pas pour y rester : mais qui es-tu toi-même, Ombre dégoûtante ? — Je suis, comme tu le vois, du nombre de ceux qui pleurent. — Retire-toi Ame maudite, & continue de pleurer dans cette fange : je te reconnois, malgré le limon qui te couvre. Furieux de ma réponse, ce Damné saisit des*

deux mains le bord de la nacelle. Virgile le repousse vivement & lui dit : replonge-toi dans la boue avec tes cruels compagnons. En achevant ces mots, mon Guide me serre entre ses bras, & m'embrasse, en s'écriant : Mortel justement dédaigneux, bénie soit celle qui t'a porté dans ses flancs ! Cette Ombre orgueilleuse pendant sa vie, n'a pratiqué aucune vertu qui put honorer sa mémoire : voilà d'où naît sa fureur & son courroux. Combien de Monarques, aujourd'hui très-puissans, viendront se rouler ici dans la fange, comme des Sangliers dans leur bauge, & ne laisseront après eux qu'un affreux mépris !

Avant de quitter ce Marais, je serais bien aise, dis-je à Virgile, de voir traîner dans cette boue ce Pêcheur. — Vous n'aurez pas encore aperçu l'autre rive, que vous serez satisfait : vos desirs vont être accomplis. Dans l'instant (j'en loue le Seigneur, & je lui en rends grâces) cet Orgueilleux est assailli par les Ombres fangeuses : jettons-nous, s'écrioient-elles toutes ensemble, sur Philippe Argenti. Ce Florentin colère & furieux, tourne contre lui-même sa rage, & se déchire de ses propres dents. Mais laissons-le ; je n'en parlerai pas davantage.

Rivarol offre une adaptation plus qu'une traduction, la plus soignée que nous ayons en français classique. Elle a toute la noblesse exigée par le purisme du temps. L'ombre dégoûtante est un *immonde et laid fantôme*. Le visage plein de boue, un *masque hideux*. La broda, c'est-à-dire la gadoue du cloaque stygien, c'est *l'onde noire*. Ce n'est plus Dante, c'est Fontenelle, ce sont les *Dialogues des Morts* ; mais quelle leçon de langue française, et toujours valable au *xx<sup>e</sup> siècle* ! Rivarol est incapable d'écrire une ligne informe, incapable de traduire : *je suis un qui pleure*. Sa version, même lorsqu'on ne la garde pas, reste une leçon de style : « Tu le vois, je pleure avec ceux qui pleurent ».

PHILIPPE ARGENTI  
(traduction RIVAROL, 1783)

Tandis que la barque glissait sur l'immobile surface, une ombre souleva les flots épais devant nous et me dit :

« O toi qui viens avant ton heure, quel es-tu ?

— *Je viens, mais je passe outre, répondis-je ; et toi, dis plutôt qui tu es, immonde et laid fantôme ?*

— *Tu le vois, je pleure avec ceux qui pleurent.*

— *Pleure à jamais, m'écriai-je, ombre maudite ; je te reconnais sous ton masque hideux. »*

*Aussitôt l'ombre saisit à deux mains les bords de la nacelle ; mais mon guide la repoussant :*

« *Retire-toi, lui dit-il, et va hurler loin de nous. »*

*Jetant ensuite ses bras autour de moi, il m'embrassait et s'écriait :*  
« *Béni soit le sein qui t'a conçu ! Je loue ton courroux généreux contre cet esprit superbe : on n'a pu recueillir dans sa vie entière le souvenir d'une seule vertu ; mais ses fureurs insensées vivent encore ici-bas pour son tourment. Combien en est-il sur la terre qui fatiguent tes yeux de leur pourpre odieuse et qui tomberont dans les fanges du Styx, comme de vils sangliers, laissant à leur nom l'héritage de leur opprobre !*

— *Maître, repris-je, tandis que nous sommes ici, ne pourrais-je voir encore cette ombre infâme se débattre sur l'onde noire ?*

— *Tu la verras, me dit-il, avant que cette proue touche au rivage. »*

*Et bientôt après, la foule bourbeuse des enfants du Styx s'éleva et se jeta en fureur sur cette âme, et j'entendais ces cris redoublés : « A Philippe Argenti ! » Le Florentin, désespéré, tournait sur lui-même sa dent meurtrière : je le vis, et j'en loue l'éternelle justice.*

La traduction d'Artaud de Montor est la dernière des *belles infidèles*, elle est de 1812. A ce titre, elle a les honneurs de la critique romantique : et Brizeux, l'ami de Lamartine, a beau jeu de se moquer, lorsque Artaud n'a pas le courage — en 1828 encore, à la seconde édition — d'appeler par son nom le tambour : il écrit pudiquement « cet instrument bruyant qui excite nos guerriers ». Certes Hugo n'a pas encore mis le bonnet rouge au vieux dictionnaire, Artaud n'ose pas encore appeler le cochon par son nom ; mais il ne parle déjà plus comme un Moutonnet de Clairfons, ni comme un Rivarol : il écrit *pourceaux*. Si chez lui la boue reste *fange* encore, et si l'*alma sdegnosa* devient : *Noble mortel*, il adopte le tutoiement de Virgile

à Dante et de Dante à Virgile. Ne méprisons pas sa traduction non plus : malgré la méchanceté de Stendhal : « M. Artaud — dit-il dans la *Vie d'Henri Brûlard* — qui a passé vingt ans en Italie, vient d'imprimer une traduction de Dante où il ne met pas moins de deux contre-sens et d'une absurdité par page. » Notre malheur est que Stendhal n'ait pas traduit la *Divine comédie*. Goûtons chez Artaud la même leçon qu'ont déjà donnée ses prédécesseurs : lui non plus n'ignore pas que traduire, c'est mettre en français : dans sa page, au moins, pas de barbarismes, pas de lambeaux informes, pas de petit-nègre. Ainsi, lorsque Dante écrit que Virgile, *accorto maestro*, repousse l'assaut d'Argenti contre la barque, à peu près tous les traducteurs modernes, hantés de mot à mot, de fidélité scrupuleuse, administrent à l'envi la preuve qu'il n'est rien de plus infidèle que la fidélité : qu'ils traduisent par des contre-sens (mon *prudent* maître), ou par des impropriétés (mon maître *adroit*), ou par des platitudes (mon maître *avisé*). Certes *accorto* signifie bien tout cela, quelquefois, non loin des vieilles formes françaises : *accort*, *accorte*, qui n'ont pas gardé les acceptions italiennes. Mais quelle intelligence de la nuance en français chez le vieil Artaud : « Mon maître, *qui s'en aperçut*, le repoussa » — surtout si l'on compare au seul traducteur exact parmi les modernes, fidèle et parfaitement maladroit dans son élocution : « Mis en *éveil*, mon maître l'écarta » !

### PHILIPPE ARGENTI

(traduction A. F. ARTAUD DE MONTOR, 1812)

*Nous parcourions ainsi le marais de la mort, quand il se présenta devant nous une ombre couverte de fange, qui me dit : « Qui es-tu, toi qui viens ici avant l'heure ? » Je répondis : « Je passe, mais je ne dois pas rester avec toi ; mais toi qui es ainsi défiguré, qui es-tu toi-même ? » L'ombre reprit : « Tu vois bien que je suis un de ceux qui habitent l'empire des larmes. » Je continuai ainsi : « Ah ! Esprit maudit de Dieu, séjourne éternellement au milieu des plaintes et des gémissements ! Je te connais, quoique tu sois tout sali*

de fange. » L'ombre alors saisit l'esquif de ses deux mains, mais mon maître qui s'en aperçut, la repoussa en lui criant : « Fuis loin d'ici avec les autres chiens immondes. » En même temps, il me serra dans ses bras, me baisa le visage, et me dit : « O noble mortel, qui éprouve une sainte colère, bénie soit la femme qui t'a enfanté ! Cette ombre fut, dans le monde, livrée à un fol orgueil ; aucune vertu n'a orné sa mémoire. Tu vois comme son âme est furieuse. Que de grands rois seront un jour engloutis dans ce cloaque, comme de vils pourceaux, ne laissant après eux que d'horribles mépris ! » — « O mon maître, dis-je alors, que je voudrais, avant de sortir de cette barque, voir ce coupable plongé dans ce fleuve boueux ! » Virgile me répondit : « Tu seras satisfait avant d'avoir touché le rivage. » Je vis bientôt les autres âmes impures poursuivre cette ombre. J'en loue et j'en remercie encore le ciel. Toutes criaient : « A Philippe Argenti. » Et ce Florentin superbe, ne pouvant se venger, se déchirait de ses propres dents. Nous le laissâmes en butte à ces outrages. Le dégoût m'empêche de prolonger ce récit.

La qualité des *belles infidèles* était de savoir le français ; leur défaut, de trop moderniser Dante, et de le faire parler comme un personnage du xviii<sup>e</sup> siècle. Il y perdait sûrement beaucoup de sa couleur propre. Brizeux qui, tout nourri de la *Préface de Cromwell*, entreprend de traduire la *Divine comédie* en 1841, est très conscient du progrès qu'il y a dans les traductions qui respectent la couleur historique, et la couleur locale. Une véritable profession de foi marque le tournant : « Il n'y a pas à s'étonner, dit Brizeux, si, durant la période classique, Dante est resté dans une éclipse si complète. Boileau n'en fait pas mention, et Voltaire n'en parle guère que pour en rire. Pour le remettre en lumière, et il l'est déjà depuis plusieurs années, (par exemple dans sa *couleur*, grâce à M. Antoni Deschamps) il fallait en partie *cette faculté compréhensive des autres époques*, que notre siècle allie si bien à l'audace d'innover. De là ces traductions de *Faust*, de la *Jérusalem*, des *Lusiades*, ou des épopées orientales ; ces reproductions des poèmes du Moyen Age et des chants populaires ; de là, en France (comme à Weimar le firent Goëthe et Schiller), les travaux de poètes tels que M. de Vigny

et ses amis sur les drames de Shakespeare ; et récemment encore, l'exemple donné par M. de Chateaubriand. »

Naturellement, du principe à l'application, la distance est encore sensible : la noble *fange* classique est toujours là, quatre fois de suite, alors que Dante a dit crûment *fango* (boue), *lordo* (couvert d'ordure) *broda* (bouillon, gadoue) *fangose* (boueuses, bourbeuses) : Dante ne parle pas comme l'*Athalie* de Racine ! Mais Brizeux dit déjà vaillamment *porc*, *bourbier*, *dégoûtant*. Son vrai défaut, c'est qu'avec le retour à la fidélité littérale, apparaissent les platitudes incolores, incorrectes : « Va-t-en d'ici avec les autres chiens » ; « il entourra mon cou de ses bras » ; « me baisa le visage » ; « il faut que tu jouisses de ce désir » (*sic*) : On n'oublie jamais, quand on lit la traduction de Brizeux, qu'on est devant une approximation, la langue est toujours floue dans les moments décisifs :

PHILIPPE ARGENTI  
(traduction BRIZEUX, 1841)

*Tandis que nous parcourions ce canal d'eau morte, devant moi se présenta une ombre pleine de fange, et elle me dit : « Qui es-tu, toi qui viens ici avant l'heure ? »*

*Et moi : « Si je viens, je ne demeure ; mais qui es-tu toi-même, toi qui t'es rendu si dégoûtant ? » L'ombre répondit : « Tu vois bien que je suis un de ceux qui pleurent. »*

*Et moi à lui : « Dans les pleurs et dans les gémissements demeure, esprit maudit ! Tout fangeux que tu sois, je te reconnais. »*

*Alors il étendit ses deux mains vers la barque, mais mon prudent maître le repoussa en disant : « Va-t-en d'ici avec les autres chiens ! »*

*Ensuite, il entourra mon cou de ses bras, me baisa le visage et me dit : « Ame saintement dédaigneuse, bénie soit la femme qui ceignit ses nobles flancs où elle te portait !*

*« Celui-ci fut dans le monde un être gonflé d'orgueil ; aucune vertu n'a orné sa mémoire ; de là vient qu'ici son ombre est toujours furieuse.*

« Combien se tiennent là-haut pour de grands rois, qui seront couchés comme des porcs dans ce borbier, ne laissant d'eux-mêmes que d'horribles mépris ! »

Et moi : « Maître, avant de quitter ce lac, j'aurais un grand désir de voir ce pécheur plongé dans cette fange. »

Et lui à moi : « Avant de voir la rive, tu seras satisfait ; il faut que tu jouisses de ce désir. »

Peu après, je le vis tellement assailli par les ombres fangeuses, que je loue encore Dieu et je l'en remercie.

Toutes criaient : « A Philippe Argenti ! » Ce Florentin, esprit orgueilleux, se tournant contre lui-même, se déchirait avec ses dents.

Nous le laissâmes là, et je n'en parle pas davantage.

Exilé napolitain vivant à Paris, dont la langue maternelle est l'italien, par conséquent familier d'abord avec le sens de Dante, et romantique, Fiorentino nous donne une traduction moderne, enfin vivante, où rien ne vient presque jamais s'interposer — ni vieilleries de langue, ni gaucheries de mot-à-mot dissimulant l'hésitation sur le sens — entre le texte et l'impression du lecteur. Après Fiorentino, s'il faut encore traduire Dante, c'est surtout parce que la langue de son temps n'est déjà plus tout à fait la nôtre, et parce que cet Italien, ne sachant pas les finesses du français, laisse des incorrections. Mais en tout cas la traduction de Fiorentino reste à la base de celles qu'on a faites après lui, c'est probablement la plus lisible, et la plus lue — dans la mesure où l'on lit des traductions de Dante : comme Brizeux, plus que Brizeux même, il écrit une langue courante, une langue qu'on lit couramment, qui n'arrête presque jamais le lecteur : *il traduit le sens* :

### PHILIPPE ARGENTI

(traduction Pier-Angelo FIORENTINO, 1843)

Tandis que nous courions sur cette eau morte, un damné plein de fange se dressa devant moi, et me dit : « Qui es-tu, toi qui viens avant ton heure ? »

Et je lui dis : « Si je viens, je ne reste pas ; mais qui es-tu, toi qui es devenu si immonde ? »

*Il me répondit : « Tu le vois, je suis un de ceux qui pleurent. »*

*Et moi : « Reste donc à jamais dans les pleurs et dans le deuil, esprit maudit, car je te reconnais, quoique tu sois tout souillé de fange. »*

*Alors il se cramponna de ses deux mains à la barque ; mais le guide adroit le repoussa, en disant : « Va-t-en d'ici avec les autres chiens. »*

*Puis il me jeta les bras autour du cou, me baisa le visage, et me dit : « Ame fière, bénie soit celle qui fut enceinte de toi ! Celui-ci fut dans le monde un orgueilleux ; aucune qualité n'orne sa mémoire, aussi son ombre est-elle furieuse dans l'enfer. Combien en est-il là-haut qui se croient de grands rois, et se vautreront ici comme des porcs dans la fange, laissant après eux d'horribles mépris. »*

*Et moi : « Maître, je serais très content de le voir plonger dans cette boue avant de sortir du lac. »*

*Et lui : « Tu n'auras pas aperçu le rivage que tu seras satisfait. Il convient que tu jouisses de ce désir. »*

*Peu de temps après, je le vis tellement déchirer par les âmes fangeuses, qu'en ce moment encore j'en loue et remercie Dieu. Tous criaient : « A Philippe Argenti ! » et ce furieux esprit florentin tournait ses dents contre lui-même. Nous le laissâmes là, et je n'en parle plus.*

Après Fiorentino, Dante est devenu la proie des philologues, des italianistes, c'est-à-dire des spécialistes, c'est-à-dire des professeurs. Jusque-là tous les traducteurs de Dante ont été d'honnêtes gens qui ne se piquaient de rien, sachant assez d'italien pour essayer de rendre Dante, et soucieux de le mettre en français. Les philologues, en voulant faire mieux, ce qui reste la sagesse évidemment, nous ont souvent donné les pires de nos traductions de Dante : elles savent trop l'italien, pas assez de français, veulent nous faire goûter les finesses les plus subtiles des anomalies sémantiques ou syntaxiques les plus gratuites, et les nuances les plus archaïques des mots. — mais, obnubilées de grammaire, elles passent à côté de la substance dramatique et poétique du texte. Voici celle de Longnon, qui rêve de nous faire sentir l'hendécasyllabe dantesque, et le traduit par une succession sans rythme de décasyllabes et d'alexandrins ; qui, pour retomber sur



ses pieds, cheville, archaïse et multiplie les inversions ridicules : on dirait que M. Jourdain s'est mis en tête de traduire la *Divine comédie* dans le français de Trissotin. Toutes les platitudes du détail ne sont que des vétilles à côté :

PHILIPPE ARGENTE

(traduction Henri LONGNON, 1938)

*Tandis que nous courions sur cet étang de mort,  
Devant moi se dressa, plein de fange, un damné :*  
« *Qui es-tu, me dit-il, toi qui viens avant l'heure ?* »

— « *Si je viens, ripostai-je, au moins pas je ne reste.  
Mais qui es-tu, toi qui t'es fait si laid ?* »

— « *Ne vois-tu pas ? dit-il : je suis quelqu'un qui pleure.* »

— « *Avec les pleurs, repris-je, avec le deuil,  
Esprit maudit, tu peux bien demeurer !  
Car je te reconnais, si sale que tu sois.* »

*Il tendit, à ce coup, ses deux mains vers la nef,  
Mais, en éveil, mon maître l'écarta :*  
« *Va-t-en, dit-il, avec les autres chiens !* »

*Puis de ses bras il m'entoura le col  
Et, me baisant la face, il dit : « Ame implacable,  
Bénie soit celle qui fut enceinte de toi !*

*Celui-ci fut au monde un homme tout orgueil ;  
Il n'est pas de bonté qui orne sa mémoire :*  
*Voilà pourquoi son ombre est là, si furieuse.*

*Combien, là-haut, se tiennent pour grands rois,  
Qui resteront ici comme porcs en leur fange,  
Ne laissant après eux que d'horribles mépris !* »

— « Je serai bien heureux, ô mon maître, lui dit-il,  
 En ce brouet de le voir s'étouffer,  
 Avant que de ce lac nous ne soyons sortis. »

Il repartit : « Avant que le rivage  
 Se laisse voir, tu seras satisfait :  
 D'un si juste désir il faut que tu jouisses. »

Peu après, en effet, je vis un tel carnage  
 Faire de lui par les gens de la fange  
 Qu'encore Dieu j'en loue et remercie.

Ils criaient tous : « Sus à Philippe Argente ! »  
 Et cet esprit florentin frénétique  
 Avec ses dents s'en prenait à soi-même.

Nous le laissâmes là, je n'en parlerai plus.

La traduction d'Alexandre Masseron, savant italianisant d'aujourd'hui, ne mérite pas à beaucoup près les sarcasmes dont il faut accabler celle de Longnon. Mais elle illustre bien le danger des traductions de spécialistes, et la déception qu'elles nous causent. Elle a peu de taches, mais très visibles, et qui détruisent l'unité du texte, et par conséquent rompent le fil de la lecture : on devrait être emporté par un récit, par un flot continu de langue française, mais on est arrêté par des questions de langue, on n'oublie jamais qu'on est devant des problèmes de traduction mis bout à bout. Masseron, par exemple, traduit excellemment l'énergie de l'italien *broda*, par un équivalent de notre langue la plus parlée du xx<sup>e</sup> siècle : « Je serais curieux de le voir plonger dans ce bouillon » ; les *fangose genti*, dans le même ton, très heureux, deviennent les *gens du boubier*. Mais il garde, à côté, *fange et fangeux*, qui ne sont pas du français du xx<sup>e</sup> siècle, encore moins du français parlé, mais des mots de notre langue la plus académique, ou poétique, mais archaïque. Masseron traduit aussi les dialogues, en général, en français bien vivant d'aujourd'hui : « Si

je viens, je ne reste pas ; mais qui es-tu, toi dont l'aspect est tellement ignoble ? » Mais si l'on choisit ce ton, des tours archaïquement décalqués de l'italien : « Tu vois que je suis un qui pleure » — « Va-t-en d'ici avec les autres chiens » — n'ont plus de sens, rompent le ton, ne traduisent pas dans notre français vivant d'aujourd'hui l'énergie parlée qu'elles portent dans le vieil italien. Par exemple aussi, quand le damné saisit le rebord de la barque à deux mains pour essayer de faire tomber Dante à l'eau, nous avons vu que le texte ajoute : *per ché 'l maestro accorto lo sospinse* : aussi mon maître (*accorto*) le repoussa. L'adjectif *accorto*, c'est le participe passé d'*accorgersi*, s'apercevoir. *Accorto*, signifie donc généralement : celui qui s'aperçoit, qui est capable de s'apercevoir, qui est habile à s'apercevoir, et vif à réagir : adroit, avisé, rusé, pénétrant. Le mot existe en vieux français, mais il n'a survécu probablement que dans la tournure : une servante accorte. Comment traduire *accorto* ? Les traducteurs modernes qui se piquent de fidélité mot-à-mot disent : prudent (Brizeux) adroit (Fiorentino) avisé (Masseron), qui sont des platitudes au moins dans le contexte, et peut-être des contresens : en effet les trois adjectifs ont la valeur de mots désignant des qualités acquises, habituelles — alors que dans le texte *accorto* se réfère au geste que Virgile est en train d'accomplir. Et ce sont les vieux auteurs des belles infidèles qui résolvent le mieux le problème : Moutonnet de Clairfonds dit : « Mon maître le repoussa vivement. » Traduire, c'est résoudre de tels problèmes. Le *maître avisé* de Masseron fait un hiatus, et le lecteur perçoit tous ces hiatus, même s'il ne sait pas l'italien, même s'il ne se les formule pas consciemment : la somme de ces impressions conscientes ou non, c'est cet arrière-goût si désagréable, le *goût de traduit*.

### FILIPPO ARGENTI

(traduction Alexandre MASSERON, 1947)

*Pendant que nous courions sur cette eau morte, devant moi se dressa un damné plein de fange qui me dit : « Qui es-tu, toi qui viens avant ton heure ? »*

Et je lui dis : « Si je viens, je ne reste pas : mais toi, qui es-tu, toi dont l'aspect est si ignoble ? » Il répondit : « Tu vois que je suis un qui pleure. »

Et je lui dis : « Reste avec tes larmes et ta douleur, esprit maudit, car je te reconnais, encore que tu sois tout fangeux. »

Alors il tendit les deux mains vers la barque ; c'est pourquoi le maître avisé le repoussa en disant : « Va-t-en d'ici avec les autres chiens ! »

Puis il m'entoura le cou de ses bras, me baisa le visage et me dit : « Ame altière, bénie soit celle qui te porta dans son sein.

« Celui-ci fut sur terre un homme orgueilleux ; aucun acte de vertu n'orne sa mémoire ; aussi son ombre est-elle ici pleine de fureur.

« Combien se tiennent aujourd'hui là-haut pour de grands rois, qui seront ici comme des porcs dans la fange, ne laissant d'eux-mêmes qu'un horrible mépris ! »

Je dis : « Maître, je serais très désireux de le voir plonger dans ce bouillon, avant que nous sortions du lac. »

Il me répondit : « Avant que tu voies l'autre rive, tu seras satisfait ; il conviendra que tu jouisses de l'accomplissement de ce désir. »

Peu après je vis les gens du borbier infliger à celui-ci un tel traitement que j'en loue encore et en remercie Dieu.

Tous criaient : « Sus à Filippo Argenti ! » Et l'irascible esprit florentin se retournait contre lui-même à coups de dents.

Nous le laissâmes là, et je n'en parle pas davantage.

Telles sont les raisons pour lesquelles, après tant de bons, d'amoureux, de savants traducteurs de Dante, il faut encore essayer de mieux traduire la *Divine comédie*. J'ai longuement donné les miennes, et j'ai voulu donner des illustrations d'une dizaine de traducteurs honorables : on jugera sur pièces, on pourra préférer tel style ou tel ton que je condamne, ou que seulement je récusé.

Comme, en matière de traduction, le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, tout le monde a dit par-ci par-là de bonnes choses : et c'est encore un traducteur universitaire qui me donne la meilleure leçon : « La traduction littérale, dit le vieil Hauvette, me paraît surtout faite pour être publiée en regard du texte ; elle est

destinée à l'étude plutôt qu'à la lecture courante. Or, s'il faut étudier les poètes, on doit aussi faire quelque chose pour ceux qui veulent les lire, tout simplement ; et ceux-là ne veulent pas être arrêtés, à chaque page, presque à chaque ligne, par des obscurités résultant de la contrainte perpétuelle que la méthode littérale impose au vocabulaire et au style » (*L'Enfer*, Renaissance du Livre, 1921).

Comme l'a dit dans sa modestie de bon ouvrier classique Artaud de Montor, « si je n'avais pas cru, dans quelques circonstances, faire mieux que les traducteurs antérieurs, je n'aurais pas entrepris mon ouvrage ». Moi non plus.